

Napoléon et son image dans la « presse corse »

Rita JÓKAI
Université de Szeged –
Université de Nice

Le début : la mort de Napoléon – un silence absolu

Le Journal du Département de la Corse annonce la mort de Napoléon – le plus grand héros corse – d'une façon strictement officielle. C'est seulement dans son numéro 35 du juillet 1821 qu'il publie l'« *Extrait du Moniteur du 6 juillet: BUONAPARTE est mort le 5 mai, après une maladie de 6 semaines qui n'avait pris un caractère sérieux que dans la dernière quinzaine. Il a conservé sa connaissance jusqu'au dernier jour.* »

L'unique journal de la Corse de l'époque n'a pas commenté ni cette mort ni les réactions qu'elle était capable de susciter dans l'île. Jusqu'à l'an 1830, même le nom de l'Empereur est intouchable dans les numéros du journal. Les Corses étaient déjà indifférents par rapport à leur compatriote, l'enfant d'Ajaccio ? Pas du tout. Cependant le Journal surveillé par les autorités des Bourbons, ne veut suggérer que cela : l'époque pendant laquelle un Ajaccien devient Empereur des Français est considérée comme si elle n'existait point.

Comment peut-on avoir de véritables informations sur l'image de Napoléon, élaborée par les Corses ? Nous allons nous appuyer d'une part sur les ouvrages littéraires corses, considérés comme réponses aux attaques anti-corses et anti-napoléoniennes des libellistes, très présentes à partir de 1814, d'autre part sur les Bulletins de la Direction Générale de l'Administration Départementale et de la Police.

La campagne littéraire anti-corse et le pays du Mal

Préalablement nous devons traiter du malaise général régnant en Corse pendant ce temps-là. Après la chute de Napoléon, la Corse elle-même se trouve dans une situation sinistre : au lieu de donner un héros au monde, et surtout à la France, elle est devenue le pays de l'Usurpateur ; le pays de l'Ogre corse. L'année 1814 désigne le début d'une campagne littéraire menée contre Napoléon et son pays natal ; les libellistes ne songent qu'à prouver l'origine étrangère de l'Usurpateur : un tel monstre ne pût point voir le jour en France. Napoléon cesse d'être français : il est corse ! Ainsi la Corse, par l'intermédiaire de l'Empereur déchu, « prend une dimension mythique dans le domaine de l'horrible, du frénétique ».

La Corse est blessée dans sa fierté : elle n'est plus considérée comme une partie de la France, mais comme un pays barbare, féroce n'ayant pas eu le temps d'atteindre le degré

¹ Pierrette Jeoffroy-Faggianelli, *L'image de la Corse dans la littérature romantique française*, P.U.F., Paris, p. 89.

de civilisation connu en France. La défense de l'île sera confiée aux écrivains corses, qui réfutent ces accusations injustes puis, d'une façon latente, ils prennent la défense de l'Empereur, ce qui est la marque de beaucoup de courage de leur part.

La brochure la plus connue, résumant toutes les attaques 'racistes' contre l'Empereur et qui a touché le plus profondément les compatriotes de Napoléon est celle de Chateaubriand : *'De Buonaparte et des Bourbons'* paraît le 4 avril 1814. L'on analyse cet ouvrage ayant pour but de démontrer jusqu'à quel degré les Corses se sentaient-ils humiliés et même répudiés des Français. Selon Chateaubriand la race française est l'opposée de la race corse, le Français incarne le Bien tandis que le terme 'Corse' est l'équivalent du Mal. La Corse devint l'empire mythique du Mal, qui ne donne le jour qu'aux êtres diaboliques. Etre corse - comme ce fait expliquerait d'une part tous les malheurs et toutes les décisions malheureuses d'un règne et, d'autre part le caractère négatif du personnage de Napoléon.

« En vain prétendrait-on que Napoléon n'est pas étranger... Buonaparte n'a rien de français, ni dans les moeurs, ni dans le caractère. Les traits même de son visage montrent son origine. La langue qu'il apprit dans son berceau n'était pas le nôtre, et son accent comme son nom révèle sa patrie. Son père et sa mère ont vécu plus de la moitié de leur vie sujets de la République de Gênes. Lui-même est plus sincère que ses flatteurs : il ne se reconnaît pas français, il nous hait et nous méprise... Et un étranger élevé par la charité de nos rois, et brûle de répandre leur sang ! Nous prîmes soin de sa jeunesse, et par reconnaissance il nous plonge dans un abîme de douleur! »²

En bref, les accusations de Chateaubriand ont atteint un tel degré d'injustice contre l'Empereur - et il faut accentuer qu'en même temps contre son peuple aussi - que tous les Corses se sentaient attaqués en personnes et leur autodéfense se liait avec celle de l'Empereur.

Psychologiquement il est fort facile de comprendre leur réaction : oubliant leur conviction politique, ils se groupaient lentement auprès de l'Empereur déchu. Ainsi, c'est exactement en Corse et à cause des attaques abominables des Français continentaux que la légende et le culte napoléoniens se sont présentés le plus tôt dans cette île et ont gagné de plus en plus de fidèles au fil du temps. En 1814, Pozzo di Borgo, l'ennemi irréconciliable de Napoléon, mais Corse, proteste contre les parties anti-corses de la brochure de Chateaubriand, et quelques années plus tard, en 1833, il offre une somme de mille francs pour l'érection d'une statue de Napoléon ! Ce changement nous montre parfaitement bien l'évolution de l'image de Napoléon parmi les Corses : même les ennemis, les plus acharnés s'inclinent devant sa légende et deviennent, plus au moins ouvertement, les serviteurs de son culte en Corse.

² F. A. de Chateaubriand, *De Buonaparte et des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes, pour le bonheur de la France et celui de l'Europe*, Paris, Chez les Libraires Associés, 1814, deuxième édition, p. 19, pp. 51-52.

Après cette petite introduction par rapport à l'état d'âme des Corses pendant la période suivant la chute de Napoléon, l'on travaille sur la défense des écrivains corses concernant leur pays natal et plus ou moins explicitement Napoléon. L'on étudiera d'abord l'oeuvre d'A. de Pietri: « *Réflexions sur le peuple corse et sur quelques-uns de ses grands hommes* », parue en 1814. Ayant lu ce titre, l'on se trompait de penser toute suite à Napoléon...

A. de Pietri prouve l'amour des Corses envers la France : dès le règne d'Henri II, le destin de la Corse se liait avec celui de la France, les Corses ne songeaient donc qu'à appartenir à ce royaume. L'auteur met l'accent sur la collaboration historique de deux peuples : « *Cette noblesse a été chère à Henri II, à Henri IV..., elle a été chère au plus vertueux, et au plus infortuné des Rois : elle sera chère aussi à son auguste frère; elle pourra enfin respirer sous le sceptre de Louis XVIII.* »³

Comment pourrait-on donc condamner un peuple s'il était toujours ami de la France ?

L'on répète que l'on ne trouve aucun mot sur Napoléon dans le texte, mais d'une manière indirecte Pietri prouvait son amour - il était Corse !- pour la France et en énumérant les héros; les guerriers farouches, très courageux de l'île, l'on ne peut pas éviter de penser à Napoléon. Nous sommes en 1814 : en oubliant le nom de Napoléon sur la listes des héros corses, ce n'est qu'attirer l'attention des lecteurs sur cette lacune.

Un autre ouvrage nous donne l'analyse du problème corse dans cette situation historique bien difficile et ose déjà faire des allusions à l'Empereur déchu, sans tout de même mentionner son nom. Il s'agit de « *Etat actuel de la Corse* » de P. Pompei, paru en 1821 :

« ...la calomnie prépare, aiguise sans cesse contre lui (la Corse), ses armes perfides dans une foule de brochures, dans les feuilles périodiques ou quotidiennes, aliment nécessaire de la curiosité maligne ou désœuvré, et le nom même de Corse serait devenu une injure si, contre l'intention de ces écrivains, l'honneur n'était souvent le prix mérité de leurs attaques.

Il faut chercher les causes de ce déchaînement scandaleux de tant de haines et de fureurs mercenaires. »⁴

Bien sûr cette cause n'est que Napoléon et Pompei continuent à nous expliquer l'association de ce dernier, en temps qu'Empereur aussi, avec son pays natal :

« Ce n'était alors partout qu'un cri d'admiration, qu'un concert d'hymnes et de cantiques pour le héros et le héros et sa patrie étaient confondus dans les mêmes hommages.

Le colosse est tombé; nouveau Prométhée, il languit enchaîné sur le rocher de Sainte-Hélène, et l'aigle vaincu ne peut écarter les vautours qui s'acharnent sur cette grande proie. »⁵

³ Ibid. p. 34.

⁴ P. Pompei, *Etat actuel de la Corse. Caractère et moeurs de ses habitants*, Paris, Librairie Kleffer, 1821, p. 6.

On est en 1821, la mort de Napoléon s'approche, mais il est encore vivant. Chez Pompei l'on retrouve déjà les éléments de la légende dorée de Napoléon : l'image du martyr souffrant sur son rocher lointain. Le ton de sa présentation signifie un certain courage de sa part, stimulé aussi par sa propre identification – en tant que Corse - avec l'humiliation de son compatriote. De cette façon Pompei peut être considéré comme un des précurseurs de la propagation de la légende napoléonienne.

En France continentale, c'est seulement après la mort de Napoléon et surtout après l'apparition du *Mémorial de Sainte-Hélène* (1823), composé par Las Casas, que la légende dorée de l'Empereur prend son essor.

Pompei continue la défense des Corses qui, au lieu d'être un peuple sauvage, vindicatif et bien sûr barbare, serait, selon lui, une population courageuse et combattante, et si la vendetta est fort populaire parmi eux, cela ne s'explique que par le manque des institutions convenables. Cet auteur signale aussi la part de la responsabilité de l'Etat français qui devrait accepter la Corse avec ses traditions archaïques et sa culture différente et méditerranéenne, car - comme il répète - l'île est partie intégrante de la France.

L'année 1821 apporte la nouvelle de la mort de Napoléon : parmi les départements français c'est la Corse qui montre le plus sa douleur. Cette douleur est démontrée dans un autre ouvrage, « *La vérité sur les cent jour* » écrit par un Citoyen de la Corse, et paru en 1825, où il nous montre bien ce changement. Il ne s'agit plus seulement de la défense de l'Empereur déchu, mais de son éloge illimité. C'est l'image du demi-dieu martyrisé qui se manifeste :

« On a beaucoup écrit, et beaucoup trop écrit sur Napoléon : peu de plumes méritaient de parler de l'homme le plus colossal que les siècles aient produit...

Napoléon, ce prodige de la victoire, ce prodige des revers, cet homme des phénomènes, au-dessus des plus fortes dimensions connues jusqu'à ce jour ; lui, l'arbitre de l'Europe qu'il avait vaincue, NAPOLEON sur le trône ne fut point à l'abri des reproches, parce qu'étant homme il ne pouvait être infailible. Mais, sur le rocher de son exil, il n'est que des infâmes, la honte du siècle, le rebut du genre humain, qui aient pu insulter à sa chute et refuser des larmes à son auguste infortune. »⁶

Les Bulletins de la Direction Générale de l'Administration Départementale et de la Police de l'an 1821 nous prouve aussi l'engagement des Corses envers Napoléon : le culte de l'Empereur est déjà né, la légende est devenue trésor commun des Corses, malgré toute la volonté de la Restauration. Dans le Bulletin du 17 et du 18 août 1821 (le Préfet) l'on peut lire par rapport à la mort de Napoléon :

⁵ Ibid, p.7.

⁶ *La vérité sur...*, pp. 1-4.

« Département de la Corse est le seul des départements de la France où la mort de Buonaparte ait produit, comme il fallait s'y attendre, une sensation remarquable. Dans toutes les autres parties du Royaume, cette nouvelle a été reçue avec indifférence, et a donné lieu à très peu de commentaires, malgré les bruits d'un empoisonnement répandus par la malveillance, qui veut du surnaturel jusque dans la mort d'un homme extraordinaire. Tous les rapports sont unanimes à cet égard. »

Tout cela prouve que la Corse fut consciente de sa perte et allait garder le souvenir de son enfant, qui a donné tant de gloire et de grandeur à la France. Le rapport du colonel Bigarne, commandant de la Légion de Gendarmerie de la Corse, souligne aussi la douleur profonde des Corses, une douleur inconnue dans d'autres départements de la France :

« Bastia, le premier août 1821

Tous ceux qui eurent le plus à se louer des bienfaits de ce général, comme ceux qui avaient cru avoir à s'en plaindre, ont confondu leurs voix pour faire éclater qu'à aucune époque ce monde n'avait encore montré un génie si extraordinaire. On dit à cet égard : nous pouvons maintenant sans crainte nous abandonner à cette délicieuse pensée. La Corse seulement a offert ce prodige ! »

Il est vraiment curieux que ce soldat ait eu assez de courage de vénérer Napoléon dans un rapport destiné à Paris, ce qui montre l'influence ineffaçable de Napoléon sur l'armée.

En bref, toutes sortes de manifestation pour Napoléon sont interdites, la Corse se sent humiliée, dépourvue de sa gloire et de son héros national. Jusqu'en 1830 la situation ne change point, seulement l'avènement de Louis-Philippe met fin à ces "souffrances" et rétablit le culte de l'Empereur.

La suite: l'explosion des sentiments pro-napoléoniens. La légende devenue omniprésente dans l'île

Aucun département n'a salué avec autant d'enthousiasme l'avènement de Louis-Philippe que le faisait la Corse. Louis-Philippe en légalisant une sorte de culte de Napoléon – il faut accentuer qu'il ne s'agit que d'un culte "limité", englobant toujours des traits négatifs du règne de Napoléon – voulait en tirer profit en sa faveur.

Dès 1830 nous allons trouver le nom de Napoléon dans tous les numéros du Journal du Département de la Corse et, au fil du temps il devint son personnage central.

Dans sa proclamation, parue dans le Journal en 1830, Jourdan, le nouveau préfet de la Corse, ancien bonapartiste, accentue aussi le lien indéniable entre la Corse et son enfant prodigue :

« Habitants de la Corse,

Un Roi Citoyen, un Roi vraiment père de la patrie, LOUIS-PHILIPPE I^{er}, ROI DES FRANCAIS, a daigné de me confier l'administration de cette île, fameuse par son ardent amour pour la liberté et la justice; qui enfanta tant d'hommes célèbres, sans être épuisée ; et du sein de laquelle devait sortir le GEANT de la race humaine... »

Ces phrases nous prouvent le changement de style du nouveau gouvernement : la réhabilitation est en marche, et la haine jusqu'ici étouffée contre les Bourbons s'enchaîne. Jusqu'à la mort du Duc de Reischadt, le culte de l'Empereur reste bien contrôlé et surveillé par les autorités. En premier lieu en Corse, bien sûr.

Le successeur légitime de Napoléon meurt en Autriche, en 1832 et le dynastisme napoléonien se trouve dépourvu de ses espoirs : donc le Journal, en annonçant cette perte, profite de l'occasion pour célébrer enfin l'Empereur défunt, d'origine corse...

Même s'il s'agit de l'enterrement de l'Aiglon : « *devant nous (les Corses), une seule image, grande, immense, dans nos âmes, le souvenir d'un seul homme; sur nos lèvres, un nom seul: NAPOLEON! NAPOLEON!* », c'est la première fois qu'on tombe sur ce type d'éloge de l'Empereur dans le Journal Libre de la Corse et dès cette période ce ton exalté sera toujours utilisé par rapport à n'importe quel sujet concernant Napoléon.

Dès 1833, la volonté d'ériger une statue de Napoléon – suivant l'exemple donné par Louis-Philippe – devient l'une des préoccupations de la Corse. La Corse s'enthousiasme : le pays natal de l'Empereur doit être paré de ces objets de culte. En même temps, cela signifie la réhabilitation de la Corse même, c'est-à-dire, au lieu d'être un lieu maudit au sein de la France, elle redevient le pays d'un héros, tout en regagnant sa fierté, sa dignité. Dans cette volonté unanime, Napoléon a réussi – après sa mort – de rassembler ses compatriotes.

Il faut souligner donc que Napoléon se trouve désormais au-dessus des partis politiques liés étroitement aux clans. Il s'agit désormais d'un martyr sacrifié pour la France, un demi-dieu familial, un personnage même des contes corses. La situation change : la France devra désormais protéger et bien respecter la Corse, car ce n'est grâce à l'enfant de cette dernière qu'elle est devenue une grande puissance.

En bref, la réhabilitation de Napoléon est terminée : il est reconnu comme héros, empereur et bienfaiteur de la France et même du monde. A partir du 1836 les articles contenant son éloges deviennent de plus en plus rares et ce n'est plus lui qui cause directement des problèmes au gouvernement de Louis-Philippe.

La fin: la légende de Napoléon au service de son neveu. L'aspect politique de la légende ou la phase d'incubation du bonapartisme

La fin de 1836 signale une nouvelle étape dans l'élaboration de l'image de Napoléon dans la presse : l'exaltation se termine, le Grand Homme est reconnu comme héros français, il se trouve dans la mémoire collective à côté de Charlemagne ou de Louis XIV.

Le nom de L'Empereur ne paraît – dans la plupart des cas – que par rapport à la souscription pour lui élever une statue. Les allusions faites sur l'Empereur se trouveront

désormais à la fin du Journal, ayant seulement un caractère de curiosité. Nous y trouvons donc les lettres écrites par Napoléon dans sa jeunesse, beaucoup d'informations sur les travaux d'Algajola, concernant la colonne destinée au monument élevé en l'honneur de Napoléon. Naturellement, les Corses sont en retard encore par rapport au versement de la somme nécessaire...

En outre de cela, les histoires concernant les scènes inédites de la vie de l'Empereur se multiplient, comme les principaux sujets des "Variétés" du Journal. Il nous informe toujours sur les membres de la famille de Napoléon : les legs du Cardinal Fesch, mort en 1839, enthousiasment les Corses et renforcent naturellement la fidélité envers Napoléon. Le numéro du 5 juin 1839 annonce la mort de Caroline Bonaparte, l'ex-reine de Naples, (comtesse de Lipona) à Florence : *« par cette mort, il ne reste plus aucune soeur de Napoléon : ses frères seuls ont survécus. Ce sont Joseph, l'aîné de la famille, Louis, Lucien et Jérôme. On se rappelle que les trois soeurs de Napoléon étaient: Elisa, Pauline et Caroline. »*

Le Journal énumère les noms de cette famille célèbre : pour la nouvelle génération ils ne sont plus évidents. Cependant sur les tentatives de Louis Napoléon sur la garnison de Strasbourg en 1836, puis sur celle de Boulogne en 1840, nous ne trouvons aucun commentaire dans le Journal.

Quelle est donc la relation entre le culte de Napoléon et le "bonapartisme" en Corse ? Bien sûr, le Journal ne nous donne aucune réponse exacte : il ne parle que du culte de l'Empereur. Tandis que la presse près du gouvernement ridiculise l'auteur de ces événements et la presse libérale, par contre, accentue le danger de ce point de vue; le Journal de la Corse n'a point d'opinion : comme en 1821, les rédacteurs du journal trouvent que c'est encore le silence qui est la réponse la plus adéquate aux événements.

L'on doit conclure qu'indépendamment de son comportement, le Journal avait sa part de responsabilité dans l'élaboration d'un bonapartisme sentimentale - pas de parti bonapartiste ! - en excitant la curiosité des Corses envers la famille des Bonaparte et en exaltant d'une manière presque illimitée pendant une dizaine d'années le culte de Napoléon. Comment les Corses pourraient-ils ne pas sympathiser avec le neveu, qui ne faisait qu'accentuer son lien familial avec son prédécesseur ? Cette sympathie sera évidente au cours des élections de l'an 1848, quand Louis-Napoléon décide de se présenter aux élections : sa victoire en Corse nous prouve la fusion du culte de Napoléon et du bonapartisme parmi ses compatriotes.